Pour dessiner un portrait du poète

Jouer, verbe intransitif du premier groupe

LE PLUS BEAU JEU
Douze petits garçons jouaient à battre des bras
Comme s'ils avaient des ailes ;
Ils souriaient entre eux de ces puérils ébats,
Quand le plus beau s'est envolé... (I 209)*

Tout commence, dans l'œuvre et dans la vie de La Tour du Pin, par le jeu. Maître mot d'un livre imposant qui s'offre en trois gros volumes sur les rayons de la bibliothèque, le « jeu » caractérise chacun des tomes d'*Une Somme de poésie* : *Le Jeu de l'homme en lui-même* ouvre la série, suivi du *Jeu de l'homme devant les autres*, puis du *Jeu de l'homme devant Dieu*. L'œuvre de La Tour du Pin tient dans ces trois « jeux » qu'il annonce au seuil du livre, dans la première édition de *La Genèse* :

> « Je vous promets des jeux, les trois plus grands du monde,
> À comprendre d'abord et peut-être à gagner,
> À pousser si avant dans leurs règles profondes
> Que vous en resterez pour toujours prisonniers.» (1946, p. 40)

Le jeu est la clé de voûte d'un livre qui présente trois visages distincts, comme autant d'âges de l'homme, et dont la rédaction occupa toute la vie de son auteur depuis son premier livre publié en 1933 jusqu'à sa mort en 1975. C'est un fil conducteur, à condition de bien l'entendre dans la richesse polysémique du mot : à la fois dans son sens ludique le plus banal, dans son sens mécanique le plus trivial, et au sens théâtral, devenu plus rare, de ces drames liturgiques qu'on montrait autrefois devant les cathédrales. Lieu où se déploie l'écriture dans la mécanique rigoureuse et exigeante de l'art, le jeu fut aussi une donnée essentielle du caractère de La Tour du Pin et de son mode de vie.

Jeux d'enfants

Patrice, Phylis et Aymard vers 1920.

Jacques Ferrand, illustrateur et publicitaire de talent qui partagea souvent les heures de loisir du poète raconte – et tous ceux qui l'ont connu s'accordent pour le confirmer – que celui-ci adorait les jeux et n'était jamais en peine pour en inventer de nouveaux. Dès ses jeunes années, et jusqu'à la fin de sa vie, Patrice aima inventer des histoires et des situations, créer des personnages, bâtir des scénarios. Il joue avec son frère Aymar, de cinq ans son ainé, et sa grande sœur Phylis, qu'il appelle dans l'intimité « ma petite Phildevierge » ; prophétisme ? à la suggestion de la Mère supérieure du couvent où, jeune fille, elle entrera, elle prendra pour la vie le nom de Sœur Phylis de la Vierge. Il joue aussi avec les membres de la tribu de Bernis, ses cousins germains, qu'il retrouve chaque été dans le midi, dans l'admirable château de Vézénobres meublé par Louis XV pour son ami Calvière, ou bien dans les hauteurs reculées de Salgas, en Cévennes, où la civilisation ne pénètre, encore aujourd'hui, qu'avec grande timidité, ou, plus souvent encore, dans l'exploitation viticole de Quincandon, plat pays languedocien où la mer et le sable créent des espaces indécis et giboyeux qui sont autant de terrains d'aventure et de chasse. Joachim, dit Jojo, surnommé par Patrice « Harfang des Neiges » (« oiseau rapace nocturne des régions septentrionales ou chouette blanche » précise le dictionnaire

Robert), est son ami de cœur, son compagnon le plus proche depuis l'enfance jusqu'à sa mort accidentelle en décembre 1965. Il lui dédiera *Le Jeu du Seul*. François et Catherine font partie aussi de la « constellation » estivale. La dernière née, Anne, a dix ans de moins que lui. Il ne la regardera sérieusement qu'en rentrant de la guerre, mais si sérieusement qu'il l'épousera et se dira en lui-même :

« Il faut forcément pour qu'elle entre au jeu
Que depuis longtemps elle soit au cœur. » (I 601)

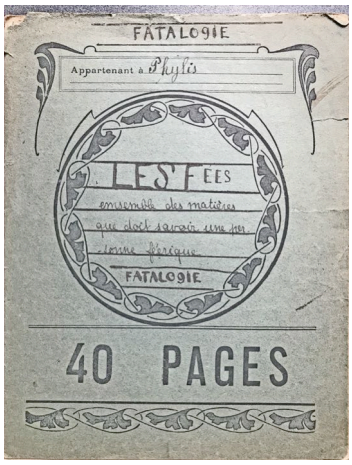
Lorsqu'ils ne se font pas aux dépens des adultes, proies faciles à étonner ou à terroriser, les jeux des enfants ont pour partenaires les animaux familiers et les éléments cosmiques :

« Phylis avait le pays de la Mer,
Celui du vent que j'aurais tant voulu,
Aymar le Soleil, et moi les Rivières …
Le pays des eaux bordées d'herbe haute,
Le génie des chiens et la fée des bois
Je n'aurais pas pu les laisser aux autres ... » (I 10)

Explorateurs et colonisateurs, les enfants s'emparent des bois et des champs où ils vagabondent pour redessiner une géographie poétique à eux, grouillant d'une vie inattendue :

« Cerfs volant après quelques biches,
Glèbes royaux mais sur quels pays,
Boutons d'or pour habits de riches,
Pins pleureurs sur notre folie,
Oies rieuses d'un jars triste,
Lits profonds pour belles-de-nuit.

Cornouillers, mâles sans femelles,
Faucons pèlerins égarés,
Rats laveurs de linge et dentelles
Et jupons de reines des prés,
Toujours muettes chanterelles,
Faux ébénier cherchant le vrai. … » (I 599)



Cahier de Phylis, 1920.

Ces lieux innombrables marqués par les hommes qui les ont travaillés ou s'y sont installés, ces lieux « dits » gardent mémoire des racines enfouies du présent : le Poirier voleur, le Carriau du loup, le Vieux château, les Morailles, Blancheforêt, les Maupas, l'Étang de l'ermitage, la Sauvagerie, et tant d'autres, déploient l'espace d'histoires inédites. Tout se passe dans le jeu comme si l'homme, investi d'une charge langagière, en soumettant la nature à l'ascèse de la parole (ce nom et pas un autre), humanisait ce qu'elle a de sauvage ou de simplement ébauché. *Le Départ de Jean de Flaterre* au Troisième Livre du Premier Jeu, énonce comme une longue litanie les noms de ces lieux aimés et familiers, avec ceux qui les fréquentent, « pour le simple bonheur de citer leurs présences » :

« Ceux des Gaugers, des Roulées, de Bazoches,
Ceux de Chevry et des Chalumeaux,
Ceux de la Boulinière des Roches
Qui ne sont rien que des animaux,
Ceux sous clochers à Bon-Dieu et à cloches,
Ceux des écarts et des petits hameaux … » (I 160)

Lieux sauvages ou habités, labourés ou incultes, bois, étangs, marais, ravins, ils forment la matière première du poème, témoin cet *Étang du Bignon,* dont le jeune Patrice fait un sonnet lorsqu'il a quatorze ans, et qu'on lui fait écrire sur le livre d'or du château à la date du 27 septembre 1925, d'une écriture déjà très ferme, pierre blanche marquant quel événement ?

« C'est à perte de vue un steppe monotone [sic]
Où l'on trouve de l'eau sous le triste roseau
Mais la rousse bruyère y donne un ton plus chaud
Et jette du vieil or sur ce brouillard d'automne.

Chaque touffe de joncs qu'une eau trouble couronne
Fleure bon la gentiane et le nénuphar d'eau.
On entend coasser au loin quelque crapaud …
C'est l'unique concert que le marais nous donne.

Des moustiques en rond volent éperdument.
Tout se tait ; et l'étang prend un aspect sinistre,
Des vapeurs maintenant s'élèvent lentement

Et les genévriers se colorent de bistre
Quand soudain l'on entend s'élever bruyamment
Quatre grands canards gris qui montent en criant. »

L'étang du Bignon

Le poème sera le produit de longues courses à corps perdu dans la campagne, pays illimité, complètement plat, où l'on passe de labours en pâtures, rythmé seulement par des bosquets gardés là comme réserves à gibiers, la chasse restant l'activité préférée du milieu rural. À l'époque des jeux enfantins, la chasse qui occupe le jeune Patrice est la chasse au trésor, et les trésors qu'il découvre sont innombrables. Mais le plus beau sera le poème lui-même qui naîtra de cette intimité ludique avec la nature :

« Explorer ainsi les fonds vierges d'une île
Qui prend de toutes parts les eaux, les vents marins,
Et le soleil, dans son argile –
En faire le poème aussi, jusqu'à la fin. » (I 85)

Le jeu emprunte beaucoup au théâtre. Faut-il voir dans l'attirance pour le théâtre le même atavisme qui poussa le grand-oncle du poète dans les bras de Sarah Bernhardt ? Un beau médaillon en terre, sculpté de la main de la grande actrice à l'effigie de Fernand O'Connor, témoigne encore au Bignon de cette affection. Côté paternel, on trouve aussi une influence génétique possible puisque Patrice descend par son père de Thomas Corneille dont la petite fille Marguerite-Marie épousa François-Joseph de La Tour du Pin en 1714.

Anne-Henry de Biéville-Noyant, premier biographe et vieil ami de Patrice, raconte comment les enfants s'investissaient entièrement dans les situations qu'ils imaginaient. Comme tous les enfants, certainement, mais que dire lorsque le goût du jeu se poursuit à l'âge adulte et que, sorti de sa « vie recluse en poésie » pour accueillir un autre ami, Patrice passe des heures à lui inventer une chambre sur mesure – à la mesure du jeu qu'ils mènent ensemble, secret entre eux, dont on aura une idée en lisant la description faite par le malheureux complice, Jacques Ferrand : « Sous les hauts toits du Bignon, une chambre ultra excentrique, et soigneusement élaborée par Patrice, m'attendait au cours d'un été, alors que je m'étais annoncé avec de saintes intentions. Elle n'avait rien d'un nid pour bonheur ouaté, c'est le moins qu'on puisse dire. Les murs sinistres étaient recouverts d'ardoises de billard. L'ameublement et les objets étaient en fonte ou en fer : un lit dans le goût turc, une ancienne

table de boucherie, une pendule à l'antique et des candélabres aux pieds de bouc. Sur une table de chevet en fer blanc, Patrice avait disposé quelques livres : le catéchisme du jeune homme, le journal d'une petite fille délaissée, l'hygiène rurale, et le patriotisme de la femme française. »

Avant la guerre, il avait inventé aussi l'Ordre des Moines Chasseurs, société élitiste et secrète qui comprenait les vrais amis, François de Bernis, Jean de Frotté, Michel du Boisbéranger et quelques autres. Chacun était affublé d'un nom extravagant et d'un titre ronflant. Les règles étaient très codifiées.

Dramaturge averti, il improvise avec des amis, ou écrit seul, des comédies comme cette charmante pièce pour marionnettes intitulée «Le Ramoneur», qui se déroule intégralement sur les toits d'un château. Il aime se déguiser. En 1955, Pierre Fresnay, venu avec Yvonne Printemps au Bignon, lui emprunte un costume de chasse pour tourner «Les Aristocrates». Il participe avec enthousiasme aux essayages, donnant des conseils, rectifiant un geste, redressant un chapeau. Grand amateur de théâtre et de cinéma, il déploie dans la vie quotidienne un beau talent de comédien qui n'a d'égal que son génie de la mise en scène. Il joue de sa voix et de son visage avec une aisance déconcertante, pour sortir par exemple d'une situation embarrassante – Anne, sa femme, proteste contre les chiens trop aimés qui ont déchiqueté les rideaux de la salle à manger – ou pour marquer des points dans une bataille sans concession qui peut durer plusieurs jours avec un hôte du Bignon. Il lui arrive de se planter longtemps devant un miroir pour s'essayer au sourire de l'ange de Reims. Quand il a l'avantage sur son adversaire, avantage que lui donne souvent son infaillible don de réplique, il prend, raconte encore Jacques Ferrand, des airs amidonnés, et soulève un sourcil olympien qui paralyse aussitôt toute envie d'insister : « Anne seule ne se laissait pas démonter, rabattait sa superbe, et l'appelait "Arthur". Après quoi Patrice daignait accorder l'aumône d'un sourire, la paix revenait, et chacun se mirait dans sa conscience. »

Jeux de scène

Il aime jouer la comédie : « Un jour, il déclamait des vers de sous-préfecture, épaulé par un ami compréhensif. Tous deux, dans d'inénarrables mimiques, devenaient alors comme des créatures éthérées, nourries de rayons de lune. Déroulède faisait partie de leur répertoire. Patrice en alsacienne, et Jean Baudry en lorraine, serraient convulsivement des drapeaux tricolores sur des corsages en bastion, déclamaient, le regard sublime et embrasé, les plus beaux chants du Soldat, et brandissaient des pommeaux d'épées agressives et vengeresses. Dans les périodes moins pathétiques, il prenait une voix de jeune communiante. Pendant la pause, les acteurs échangeaient de fines saillies, saupoudrées d'observations gaillardes. » Déjà au collège Sainte-Croix, il s'était illustré dans le rôle de Tarcisius. Pendant sa captivité, il était toujours parmi les premiers à vouloir monter une pièce pour distraire et détendre les prisonniers. Léon Dupuis, un prêtre d'Orléans qui se trouvait avec lui, racontait comme était étrange ce spectacle d'hommes déguisés en femme, qui jouaient à la barbe des spectateurs, sans aucun recul, dans les travées des dortoirs. Et lorsque Antoine Bourseiller montera *Saint Élie de Gueuce* et *Catherine Aulnaie* au Théâtre de Poche en 1951, Patrice suivra passionnément les répétitions et sera très heureux du travail fait par les comédiens.

Les comédiens Yves Keboul et Clothilde Joano dans *Catherine Aulnaie*.

Ses dons de mise en scène se révélaient dans les innombrables fêtes qu'il organisait sous le moindre prétexte, et où il exerçait aussi ses talents de décorateur ou de costumier. Le mariage de chacune de ses quatre filles est le prétexte d'une débauche d'idées de décoration. Le résultat est éblouissant de goût et d'ingéniosité. À l'occasion d'une garden-party, il décore le

jardin de grosses citrouilles creusées et éclairées de l'intérieur. Une autre fois, il encourage l'idée de Jacques Ferrand composant un lustre magnifique avec des berlingots de shampoing Dop, des ampoules de Solucamphre et d'Actiphos, de la monnaie du Pape, des pâtes alimentaires et une profusion de bonbons à la menthe et de capsules argentées… le tout monté sur les baleines de deux parapluies dépouillés de leur toile. Il s'enchante lorsque son ami, nommé depuis 1964 Grand Chambellan des Divertissements du Bignon, remplit les carafes de cristal de bleu de méthylène "pour créer un effet de contrejour", ou compose un ravissant bouquet avec des bouchons de pêche plus beaux les uns que les autres, dégotés dans quelque recoin oublié du château. Il décore la tourelle attenante au grand salon avec des singes découpés dans 64 lithographies en couleur, et posés sur des lianes de chèvrefeuille prises au jardin. L'effet est presque aussi réussi que celui des singeries d'Huet au château de Chantilly. Le jeu consiste alors à faire choisir à chacun le singe où il se reconnaît le mieux. On peut l'aider, s'il hésite… On trouve aussi des poissons collés sur les murs d'un cabinet de toilette peint en vert, du papier marbré découpé en forme de branches sur un fond de végétation très exotique (qui pourrait être de Zuber) dans le couloir qui mène à sa chambre, et, dans les lieux d'aisance, quelques gravures de mode 1880 ou, plus sérieusement (?), la Mélancolie de Dürer assise dans une pose très... naturelle !

De la cave au grenier fleurissent les images qu'il a choisies et achetées lui-même : gravures, dessins, papiers découpés et chromos, peintures sur toiles, sur verre, sur cuir… Il aime les images et les objets comme il aime les fleurs, pour leur aspect curieux ou pour leur charme. Il dessine et peint lui-même. Ses cahiers sont truffés de croquis à la plume, soit qu'il dessine les personnages de sa Somme, soit qu'il projette la réfection de son jardin (il est à la fois paysagiste et bon jardinier), soit qu'il gribouille machinalement en attendant le mot qui doit surgir. Patience active du pêcheur… Anne de Biéville, son meilleur ami d'adolescence, l'a initié à la connaissance de la gravure. Il se passionne alors pour une collection d'eaux-fortes et de gravures sur bois du XVI^{e} siècle. Il tapisse les murs du grand escalier d'une quarantaine de gravures de Piranèse. Dans le cabinet d'estampes se côtoient Lucas de Leyde, Abraham Bosse, Dürer, et Callot. Plus loin, une foule de gravures d'auteurs plus ou moins célèbres… La maison ne possédant pas de chapelle, il s'est improvisé un petit oratoire, à côté du cabinet des estampes dans l'entresol qui dissimule ses trésors, et qui est relié directement à sa chambre par un escalier "secret" : autour de l'autel, une série de gravures le tient dans le compagnonnage des Pères du Désert. Dans ce goût des images, l'atavisme a pu jouer puisque son arrière-grand-mère maternelle, Émilie Ridgway, une américaine, avait constitué au début du siècle dans son hôtel particulier de l'avenue Pierre 1er de Serbie une très belle collection de meubles et d'œuvres d'art dont il reste, seul vestige au Bignon, un ravissant petit paysage d'Hubert Robert. Mais Patrice raffole aussi des illustrations de Bertall, de Boutet de Monvel, de Kate Greenaway, et des livres illustrés par Rakham, si tourmentés qu'ils en deviennent un peu terrifiants. Il va rue de Tournon, quai Saint-Michel, rue Dauphine, rue de Seine, chez les marchands d'estampes et les bouquinistes qu'il appelle ses "remises à gibier".

Il aime les bouquets de mariées sous globe, à la mode d'autrefois, et les théâtres de papier qu'animaient les enfants. Il raffole des décors de Marguerite Lapierre qui souffle le sucre rue de l'Arcade, comme on souffle le verre. Plus tard, il gardera précieusement dans son bureau des personnages grotesques fabriqués avec des marrons d'Inde par sa belle-sœur Marie d'Havrincourt pour se moquer du sérieux tout ecclésiastique avec lequel il travaille à la réforme

liturgique après le Concile. Il fabrique des crèches à Noël avec des objets inattendus, dans un nid ou dans un aquarium : puisque les poissons n'ont pas pu aller à Bethléem, il faut bien que le Très-Haut descende sous l'eau…

Jeux de mots

Parfois les jeux familiaux sont moins pieux. Ils peuvent même être vénéneux : avec sa mère Brigitte qui adore les bouts rimés et ces autres jeux littéraires où l'imagination s'allie à la virtuosité, on s'amuse à trouver des points communs entre les gens et… par exemple des champignons. Il faut pousser la description assez loin pour que le rapprochement soit accepté par les autres joueurs. Le résultat est souvent cruel… Plus tard, il continuera ce joli divertissement avec Jacques Ferrand : ils conviennent un jour de ranger leur commun gérant parisien "parmi les agarics couleuvres à membrane sporulifère, à lamelles fourchues, à chair putrescible". Dans le *Second Jeu*, le narrateur s'amuse aussi à décrire la femme du jardinier à la manière des botanistes : « Victorine rousse, à bouche pilifère, à bras en battoir, à odeur d'alcool ! » Patrice raffole de la plaisanterie, même lorsqu'elle confine à l'humour noir. Il ne se sépare jamais du faire-part de son décès, publié par erreur pendant sa captivité, se rappelant qu'une messe avait été célébrée à son intention dans l'église Sainte-Gudule de Bruxelles. Il pense alors avec délectation, ses lettres à Biéville en témoignent, à *Saint Elie de Gueuce* écrit peu auparavant, où il a mis en scène - est-ce prémonition ? - un simulacre d'exécution dont la "morale" est qu'il faut « sourire devant ses propres jugements ».

Espiègle, il aime aussi les sobriquets, les jeux de mots et les chansons, sans jamais pourtant mettre les gens mal à l'aise ou en porte-à-faux, pour le plaisir de la situation. À Jacques Ferrand (Jacot ou Jacobus, "ce Candide du Quai Voltaire en ferney dans son écrin"), il offre pour sa fête le 11 mai 1958 un poème de cinq quatrains moquant saint Jacques le Mineur qui aurait tant voulu être Majeur :

« Il pose sa requête
Aux conseillers d'État
Pour changer l'épithète
Qui rend son nom ingrat.

Ces juges délibèrent
Et décrètent en chœur :
Complex' d'auriculaire
Jalousant le majeur.

Mais comme la moitié
Des Jacques est en peine
Et qu'il faut respecter
La dignité humaine,

Si la Seine Inférieure
S'est jugée trop minime,
Saint Jacques le Mineur
Deviendra Maritime. »

Les cinq *Chansons de Pentom* dans le Premier Jeu attestent ce goût pour les jeux de mots, la légèreté, et l'abandon aux rythmes enlevés, dansants. *La Chanson des trois auberges*, étourdissante de virtuosité rythmique, renvoie la balle au bond à l'intérieur de chaque strophe et d'une strophe à l'autre. *La Chanson de la laide* fait résonner ses accents amers sous la reprise en grotesque du deuxième vers à la manière du "mironton tonton mirontaine" des chansons enfantines :

« La laide sert à balayer,
– À balai, balai que veux-tu ?
Des tonneaux jusqu'au grenier,
Laide, que balaies-tu ?

Je balaie le pas des hommes,
– À balai, balai que veux-tu ?
Qui me frôlent toujours comme
S'ils avaient perdu la vue. » (I 217)

Il chante aussi sur un air de chasse une succulente "litanie de la poire" de sa composition. Charmantes et tendres, drôles, enjouées, ces chansons dépeignent bien leur auteur qui ne se départira jamais de ce ton-là, même aux heures les plus sévères de sa vie. Dans un carnet de captivité, il écrit pour lui-même : « J'avais toujours été frappé par l'étonnement de quelques-uns quand ils me voyaient vivre après avoir lu certains de mes livres ; ils ne me cachaient pas qu'ils s'attendaient à voir quelqu'un de fort grave, d'assez étrange, et de passablement hautain et prétentieux ». Tout au contraire, il est gai et ne se prend jamais au sérieux. Il dit par exemple volontiers de ses yeux clairs, pétillants de reflets mordorés si séduisants, qu'ils sont "couleur de fumier". Et il cultive les anges car, dit-il en reprenant la phrase de Chesterton, s'ils ont des ailes, c'est qu'ils se prennent eux-mêmes à la légère.

(Musique air de chasse)

Beurrée d'Amanlis
Beurrée Superfin
Poire de Comices
Notaire Lépin

Triomphe de Jodoigne
Doyenné d'Hiver
Poire Passe Crassane
Beurré d'Arenberg

Duchesse d'Angoulême
Docteur Jules Guyot
Triomphe de Vienne
Et Beurré Clairgeau

Dame de Mulines
Poire de Curé
La belle Angevine
Madame Ballet

Louise Bonne d'Avranches
Sucré Montluçon
Saint Michel Archange
Beurré d'Ardenpont

Refrain
Beurré di-ehl
Beurré hardy

Biotope familial

Cette passion du jeu et de l'imagination dans la vie quotidienne n'a pu s'exercer que grâce à la grande liberté dont Patrice a toujours joui. Liberté pour l'enfant d'un tempérament docile, élevé à la campagne avec des contraintes sociales très légères, en accord tacite (quoique complètement inconscient) avec les méthodes d'éducation de Montaigne qui avait eu pour "précepteur domestique" Nicolas de Grouchy, un ancêtre lointain de Patrice ; liberté pour l'adolescent qui n'a jamais connu son père, François de La Tour du Pin, mort au front dans les premiers jours de la guerre de 14, lorsque Patrice avait trois ans et demi ; liberté du jeune homme adulé par une grand-mère exquise qui illustre de fleurs les premiers poèmes de son petit fils, et par une mère passionnée de voyages et de mycologie (une femme-enfant dira-t-il, qu'il adore) ; liberté que donne la fortune et l'éducation à un petit dernier poursuivant sans problème des études au cours Hattemer, à Sainte-Croix-de-Neuilly, puis au lycée Janson-de-Sailly, avant Sciences-Po et la Sorbonne. Un milieu presque exclusivement féminin : l'oncle Alexandre de Lafaulotte qui gère la fortune de sa femme Élisabeth et de sa belle-sœur Brigitte – en particulier les 1200 ha du Bignon – ne fait pas peser une autorité bien gênante sur son neveu ; un milieu cultivé, tout empreint d'une atmosphère proustienne : la grand-mère O'Connor, née Marguerite de Ganay, appartenait à l'entourage de la comtesse Greffulhe. C'est elle qui, trouvant l'ancien château vieillot et trop peu confortable, avait fait bâtir le nouveau château du Bignon en 1880 par Sanson, l'architecte du Palais Rose de Boni de Castellane, que s'arrachait la société immortalisée par Proust. Un milieu très ouvert, comme l'était la maison du Bignon, qui recevait sans cesse de nouveaux hôtes, pas tant pour leur

Arthur O'Connor et sa femme, née Marguerite de Ganay.

Alexandre et Élisabeth de La Faulotte.

célébrité – Mac Mahon, témoin des jeunes mariés, y vint en novembre1884, Casimir Perrier en septembre 1885 –, que pour le plaisir de l'amitié et de la fête partagée. Un milieu où l'oisiveté sait être féconde d'art et d'esprit, où l'on peut se passionner pour une ménagerie, comme le fit Patrice qui rapporta un beau jour dans sa voiture plusieurs animaux insolites, où l'on peut mobiliser la famille pendant plusieurs jours pour un concours de bouquets ; un milieu où l'on parle anglais à table pour que les domestiques ne comprennent pas, et où l'on passe plusieurs semaines chaque hiver à Saint-Morritz, mais où l'on se déchire aussi, cruellement, au moment de l'Affaire Dreyfus, Arthur O'Connor, dreyfusard convaincu, s'opposant à son frère Fernand et à l'ensemble des La Tour du Pin, violemment anti-dreyfusards. Le Livre de Château garde mémoire de cette querelle car on y a pudiquement découpé les traces amères de cette mésentente.

Henri de Breteuil et Arthur O'Connor. Retour des Indes,vers1874.

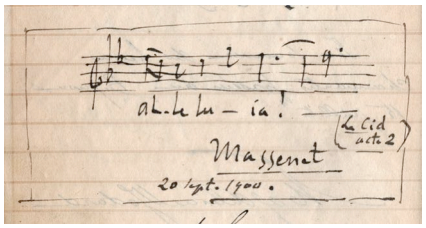
Il garde mémoire surtout du passage de très nombreux hôtes. Ouvert en même temps que le nouveau Bignon le 10 septembre 1883 par les signatures du Comte et de la Comtesse de Laigle, il étale page après page les noms de cousins et de relations appartenant tous, de près ou de loin, au beau monde : les Costa, les Ganay, parents de Marguerite, Breteuil avec qui Arthur III O'Connor est parti en Indes, poussé par la passion de la chasse, les Rothschild, la Comtesse de Brosses dont le mari fait des chansons et des vers légers, le Marquis d'Harcourt, le Duc et la Duchesse de La Trémoïlle, Charles de La Rochefoucauld… Puis, plus loin, M. de Castries, Lévy-Mirepois, Maistre, Voguë, Montesquiou, Noailles, Boutet de Monvel, Isabelle (comprenez Isabelle de France, comtesse de Paris). Les premières pages sont dithyrambiques. Chacun y va d'un couplet bien tourné ou de quelques réflexions élogieuses (le genre littéraire et mondain veut cela) sur les plaisirs du Bignon, l'accueil de la jeune maîtresse de maison ou le charme de sa demeure tout à fait au goût du jour. Jacques de Ganay se fait l'écho de cette aimable société en écrivant au 10 décembre 1883 :

« Le château par Sanson, les jardins par Duchêne,
Voilà, je le vois bien, le suprême du «Vlan»,
Aussi je veux avoir avant le bout de l'an
Un château par Sanson, des jardins par Duchêne. »

D'autres gardent le souvenir de l'ancien Bignon et de leurs illustres prédécesseurs :

« Il en est encore un dont la gloire étincelle,
C'est celui d'un géant, d'une âme universelle,
Riqueti-Mirabeau qui naquit en ces lieux.
Rien ne manque en ce livre aux faîtes des aïeux :
La noblesse y coudoie un prince de la science
Pour céder à son tour la place à l'éloquence. »

Le musicien Massenet, venu en voisin le 20 septembre 1900, témoigne de sa présence et de sa reconnaissance par un superbe «Alléluia» noté, extrait de l'acte 2 de son opéra *Le Cid*. Georges de La Tour du Pin tournera un joli « Impromptu à propos d'un crépuscule », et Jacques Patey, un ami de jeunesse de Patrice, ironisera en vers sur la pauvreté d'esprit de ceux qui ont la paresse d'écrire des vers et se contentent de porter leur nom :



« Jadis on affichait céans
Sur le mode badin ou bien sur le lyrique
Un enthousiasme bienséant.
Tout y était narré : exploits cynégétiques,
Sports et jeux, et l'accueil grâcieux des châtelains.…
Les charmes du Bignon l'auraient-ils d'aventure
Déserté ? - Que non pas - Alors, est-ce dédain
De la littérature
Ou sottise ? … Ou paresse pure ?
On se borne à la signature ! »

Anne de Biéville pondra un amusant pastiche de Villon, une « Ballade des demeures du temps présent», et Jean de Frotté, jeune poète de huit ans le cadet de Patrice, pastichera pour son ami le «Départ de Jean de Flaterre». C'était en janvier 44. Il ne devait jamais revenir, emporté par son action dans la Résistance. Dans le «Tombeau de Jean» du *Monde d'amour*, le poète célèbre cette amitié :

« Nous étions entre nous en telle confidence
Que tu n'as jamais dû quitter notre secret. » (I 538)

Anne de Biéville et Patrice

Parfois le ton se fait nostalgique : Biéville, qui a pourtant beaucoup encouragé le mariage de Patrice et Anne, ne voit-il pas une page de leur vie se tourner lorsque son ami s'est marié ? "Heureux qui tel Patrice a fait un beau mariage…", et Joachim de Bernis, frère d'Anne, passé depuis longtemps dans le monde des adultes, signe encore un poème fort spirituel par cette devise : "Jo ne puis, comte ne daigne, Harfang suis".

Biotope amical

Patrice a beaucoup d'amis, depuis toujours. Des amis de tous les milieux, des chrétiens et des agnostiques ou des athées déclarés, des gens frivoles et d'autres profonds. Certains délicieux, d'autres de caractère plus difficile. Les amis amènent les amis. Parfois un inconnu débarque et s'installe. Patrice et Anne l'accueillent. Toute leur vie, ils formeront pour leurs amis un couple poétique, profondément uni, un mélange parfait de structure et de rêve. Il écoute, il parle de sa recherche en faisant le tour du parc ou de l'étang, pendant qu'elle ouvre le grand salon admirablement meublé et fleuri, et prépare un repas qu'on prend toujours dans la salle à manger si claire, couverte de boiseries et de panneaux peints. La Somme garde vivante ces présences aimées :

« Mon corps d'amis fut ma rose des vents,
Mon ciel de nuit plein d'étoiles géantes :
Chacune d'elles est ma polaire,
L'une après l'autre elles m'orientent ;
Je ne dirai pas ma carte stellaire,
Mais comment cacher ce qui brilla tant ? » (I 594)

La "carte stellaire" des amitiés de Patrice se dessine en effet très lisiblement dans le livre grâce aux dédicataires qui veillent fidèlement en tête de chaque recueil, quelque fois en tête d'un poème. Quarante-quatre noms propres forment le terreau amical extrêmement riche dans lequel s'enracine le travail de Patrice. Certains amis sont morts jeunes, comme Jean de Frotté dédicataire du *Don de la Passion*. D'autres ont été séparés de Patrice assez vite, comme Robert Rinck, l'un de ses compagnons de captivité, dédicataire des *Petites Fêtes*, Félix Garas, étudiant avec Patrice, dédicataire

du *Journal de voyage d'Adam Purcheyan*, perdu de vue après la guerre, ou Guy Sauvard, connu en convalescence au Bignon, qui avait fait découvrir à Patrice la dimension eschatologique de la fête de Tentes dans la Bible et à qui sont dédiées les *Prières de la Mer rouge*. Certains sont célèbres comme Supervielle, Claude Mauriac ou Louis-René des Forêts, d'autres rayonnent dans un cercle plus
restreint, relations de chasse ou de voisinage comme Francis Boutemy, dédicataire d'une *Lettre aux confidents*, Michel du Boisbéranger, dédicataire du *Lucernaire*, Françoise de Raucourt, dédicataire des *Concerts eucharistiques*, amie de longue date qui travailla pour Patrice, surtout les deux dernières années, ou son neveu Claude Arnaud, dédicataire de la *Lettre à des clients à propos de renaissance*, entre les bras de qui devait mourir Patrice un jour d'octobre 1975.

Henri Leroy-Beaulieu,
Michel du Boisbéranger, Patrice.

Célibataire avant la guerre (il ne se marie qu'à 32 ans, en octobre 1943), il aime la compagnie de ses semblables, s'intéresse à tout, sauf à ce qui est purement mondain. Il sort énormément. Après le succès de *La Quête de Joie*, il se fait beaucoup de nouveaux amis, admirateurs de son talent. Avec Armand Guibert, le dédicataire du *Retour à Tess* qui édite plusieurs poèmes de Patrice avant *Les Anges* en 1939 et surtout *L'Enfer* en 1934, les relations sont surtout épistolaires, car le critique-éditeur est encore en Tunisie à cette époque. La correspondance entre les deux hommes est passionnante. D'autres « Africains » se réunissent à Paris, chez Jacqueline Favier, dans le salon littéraire fort à la mode qui rassemble, 31 avenue Henri-Martin, une société nombreuse, parmi laquelle l'ancien bibliothécaire de Lyautey, Pierre de Cénival, à la mémoire de qui sera dédié *Le poème de Bélivanie*, Pierre Emmanuel, Pierre-Jean Jouve, Gabriel Marcel et tous les amis de Patrice qui appellent familièrement ce cercle « le trou » ! Violette de Goldschmidt, dédicataire d'une *Lettre* du Troisième Jeu, est du nombre. Patrice leur rend hommage dans *Fin d'Enfances*. Jacqueline Favier, dédicataire d'*Andicelée et les tortues de mer*, sera une merveilleuse amie, intelligente et fidèle.

Dédicataire de *La Genèse* et du "Prélude" de *La Quête de Joie*, le compagnon le plus proche de cette période reste sans conteste Anne-Henry de Biéville-Noyant, un garçon étonnamment cultivé qui a sur Patrice une forte et bonne influence. « Anne aquilin, qui ranime la faim / D'intelligence ». Vieil ami de classe avec Félix Garas, Henri Leroy-Beaulieu, Gilles de Chaudenay et René Hayaux du Tilly, tous placés à des postes de choix parmi les dédicataires du *Premier Jeu*, il est passablement snob, et volontiers provoquant, mais voue à Patrice une admiration sans limites. Il suit de près sa production poétique, « veillant son départ de Somme », l'aidant de ses conseils, lui faisant faire des découvertes comme celle du Jean Baptiste de Botticelli qui bouleverse alors le jeune homme. Grand connaisseur de la poésie de La Tour du Pin depuis ses premiers poèmes, il fut aussi son premier biographe.

À l'époque du *Second Jeu*, Patrice Blacque-Belair signe souvent le Livre de château. Venu lui aussi du Maroc, il est le neveu de Missia Sert, et l'ami de Louis Massignon et de Marcel Moré, qui collaborait avec Daniélou à la revue *Dieu vivant* que Patrice aimait bien. Il amène dans son sillage toute une bande qu'avec du recul Patrice et Anne jugèrent envahissante, voire sans-gêne. Dédicataire des *Prières du désert* dans le *Second Jeu*, il disparaîtra de ce poste témoin dans la refonte de la Somme, comme il disparaîtra de la vie de Patrice. Seul de cette bande, le Père Hamman restera un "confident" qui aidera le poète à sortir du *Second Jeu* pour entrer dans le Troisième. Ce franciscain, grand connaisseur des Pères de l'Église, initiera Patrice à la littérature chrétienne de l'Antiquité, et lui découvrira les trésors de la prière liturgique. Après lui viendront de nombreuses personnalités qui ont animé la réforme conciliaire, surtout les pères jésuites Joseph Gelineau et Didier Rimaud, qui,

de compagnons de travail, devinrent vite des compagnons spirituels. Ils sont dédicataires des *Hymnes* et des *Psaumes* du Troisième Jeu.

Enfin l'ami de quarante ans, Jacques Ferrand, illustrateur et dédicataire des *Lieux-dits*, bien que célibataire endurci, partage souvent son temps avec "le ménage qui l'affectionne". Il est aux premières loges de toutes les fêtes, régnant sans conteste sur la décoration des salons, regardant avec affection grandir les quatre filles, mais épinglant aussi les travers de la petite société bignonnaise chaque fois (et c'est souvent !) qu'il le juge nécessaire. Le Livre d'or est ponctué de ses rébus finement dessinés à la plume, tendres caricatures de la vie au Bignon. Avec lui Patrice écrira pendant un hiver 56 particulièrement rigoureux, une *Pépinière de sapins de Noël*, cocasse et drolatique, où il décrit avec humour seize variétés de sapin au nom latin (botanique oblige !), imaginés et dessinés par Jacques, «sélection due à l'effort acharné de deux sylviculteurs qui, par des croisements répétés, ont obtenu des hybrides très résistants et variés». L'avertissement " À nos clients", calligramme en forme d'arbre de Noël, se termine avec cette phrase : « Par la plume et le poil du pinceau, nous sommes certains d'aller au-devant du goût de l'élite, et de contribuer plus que jamais, en même temps qu'aux réjouissances familiales, au développement de l'arboriculture en chambre ». Des "Notes de culture", à la fin, donnent des conseils pratiques et des indications d'emploi, par exemple: « Abies Terribilis, var. Sinensis : très recommandé pour décoration de cimetières, ruines, jeux de lune. La reprise et la fructification sont garanties ».

Extrait de « Histoire naturelle », texte de Patrice de La Tour du Pin, illustrations de Jacques Ferrand, publié dans Cahier de la Société des Amis de Patrice de La Tour du Pin n°14 (1998) p. 89-111, ici p. 101.

Qu'ils soient d'un jour ou de longue date, les amis passent. Ils viennent, puis s'en vont, se désolant d'être obligés de partir, se promettant de revenir bientôt. C'est une respiration dans la vie de Patrice, qui aime laisser alterner les heures de solitude et les heures plus conviviales. Lui-même, n'est-il pas aussi, "de passage" ?

> « Il était de passage, il le savait déjà,
> Dans le temps qui passait pour tenir ce qui passe,
> Mais qu'a-t-on jamais pu saisir qui ne passât ? » (III 156)

C'est peut-être cette intime conviction, ajoutée à sa beauté un peu distante, qui exerce une telle séduction sur tous ceux qui le rencontrent, hommes et femmes. Patrice est là, "étrangement et irrésistiblement présent", ailleurs pourtant, comme "entouré de bulles qui gravitent", ou comme cet « Ensoleillé » qu'il peindra dans un poème du *Jeu du Seul* :

> « Il allait dans le temps comme vers sa naissance. …
> L'ensoleillé cherchait sans cesse sa lumière,
> Seul avec sa maladresse et sa sûreté,
> Sa gravité hautaine, son rire et toujours
> Ce secret de lui-même à lui-même sur terre. » (I 82)

La chasse

Le sujet de conversation qui anime le plus vivement tous les visages (surtout ceux des messieurs), l'activité qui met le plus fortement en ébullition les gens les plus sérieux, c'est certainement la chasse. L'homme important de l'intendance est le garde-chasse. La chasse est un jeu social auquel le Bignon se prête admirablement. Située dans une région très giboyeuse, au nord-est du Loiret, entre Sens, Montereau et Montargis, la maison est bâtie pour recevoir, et recevoir avant tout des chasseurs. On l'ouvre à la mi-juillet pour la fermer à la mi-novembre. Tout y respire la chasse, tout y est fait pour

Patrice à 15 ans, en 1926.

la chasse : les hauts meubles où ranger les fusils, dans le vestibule, à côté des trophées rapportés des Indes par Arthur III O'Connor ; le sous-sol en grande partie de plain-pied avec le jardin par où l'on rentre tout crotté avec les dépouilles des vaincus. L'immense cuisine verra la lente alchimie de la préparation et de la cuisson du gibier sur les broches ou dans les fours à charbon. Deux grandes battues chaque année réunissent une nombreuse société, faite des amis et relations, mais aussi des villageois. Ce sont des événements, la première surtout, plus productive. Avant la guerre, à la fin de la journée, au café sur la place, les rabatteurs boivent le vin offert par Alexandre de Lafaulotte, et tirent au sort un lièvre. Patrice est là, heureux, avec son sourire inimitable, son long profil sculptural, son caractère profondément "anglais". Beau comme un archange. Une journaliste qui l'avait rencontré avant la guerre le décrivait ainsi dans une des notices nécrologiques qui fleurirent à l'automne 1940, quand une fausse nouvelle le fit passer pour mort : « C'était un splendide garçon aux cheveux blonds, aux yeux clairs, bien découplé par les sports, et plus soucieux de courses en montagne que d'entretiens littéraires ».

La chasse est un plaisir solitaire aussi, ou du moins intime : on part en pleine nuit, quand tout dort, on marche longtemps. Aymar accompagne souvent Patrice, ou tel ami de passage. Les livres de chasse gardent la liste des prises quasi quotidiennes de Patrice qui, jeune homme, vient au Bignon dès le mois de mars, seul, avant l'ouverture de la maison. Longues heures d'affût, dans la lumière incertaine de l'aube et le froid piquant d'un pays humide, pour attendre la bécasse, la perdrix, ou le canard avec les chiens familiers. Le poète-chasseur est lui-même un chien, « flairant son chemin, le nez contre terre », traquant indistinctement « les bêtes des bois et les bêtes des songes ». Il est aussi cet oiseau de proie qui tournoie dans le ciel, lui disputant l'objet de sa traque : « Vol de maraude ». Aujourd'hui encore les petits-enfants s'amusent à consulter ces livres de comptes où s'alignent les chiffres dans les colonnes soigneusement tenues, avec les dates, les noms des chasseurs et les noms de animaux. En filigrane, ils y perçoivent parfois certains échos de *l'Ère première* du *Jeu du Seul* :

> « Princes changeants, livre demeure,
> Fait de chansons et de cantiques,
> La liste des bêtes qui meurent,
> Toutes les nouvelles musiques
> Que peut surprendre un voyageur. » (I 68)

C'est en connaisseur que Patrice relira pour son ami Pierre-Louis Duchartre, dédicataire de *Semaine Sainte*, le *Dictionnaire analogique de la chasse, historique et contemporain* qu'il fait paraître en 1973 avec cette dédicace : « À Patrice de La Tour du Pin, poète, chasseur et jardinier ». Dans un autre livre : *Chasses rieuses, sérieuses, curieuses, studieuses*, paru en 1983, Duchartre évoque les aventures de chasse les plus pittoresques de la petite société du Bignon. Chasse aux gibiers, chasse aux mots : la chasse est un jeu, et le jeu une réalité si profondément enracinée dans le tempérament de Patrice que, resté enfant unique après le départ de Phylis entrée chez les Dominicaines contemplatives de Sens, puis celui d'Aymar qui, marié, va habiter Arrancy, il continue à jouer. Jeu pour lui-même, avec lui-même, et avec ces images intérieures qu'il sécrète sans cesse. Il aime la solitude pour ce jeu-là.

> « Et voici la grille où mon jeu commence,
> Mon beau jeu du seul quand Aymar partit,
> Seul devant mes cartes pour l'existence,
> Portant mon théâtre avec ses coulisses. » (I 11)

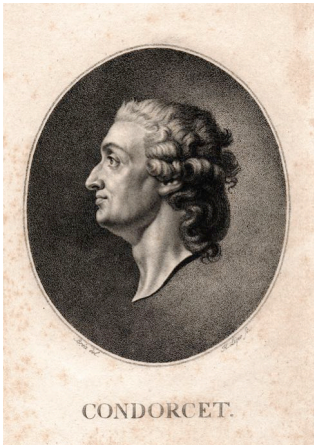
Il s'enferme alors dans la solitude du travail quotidien, travail que ne viendra pas interrompre la promiscuité avec les 5000 autres prisonniers de l'Oflag IV D en Silésie, pendant les longs mois de réclusion involontaire entre 1939 et 1942 ; toute sa vie durant, il passe ses matinées reclus dans son

mystère d'être, qu'il lui importe tellement fort de comprendre qu'il est prêt à mourir pour l'élucider. Mais c'est vivre qu'il faut, et l'écriture quotidienne sera une aventure de connaissance de soi ; il se veut «reclus en poésie», selon le titre du petit traité qu'il édite en 1938, non pas enfermé dans une tour d'ivoire, mais astreint au jeu difficile des mots et au besoin impérieux de «dire». Dire quoi ? Il le saura lorsqu'il l'aura écrit. Dire ou laisser se dire la vie, sa vie :

> « Un texte à jouer sous les artifices
> Vers la vérité de ma comédie. » (I 11)

Héritages

Les longues heures de méditation sur lui-même lui permettent de déceler un double héritage, reçu, ici encore, du côté des femmes : l'héritage lyrique du sang O'Connor venu d'Irlande, et l'héritage rationnel de ce marquis de Condorcet que dans la famille on préfèrerait parfois oublier ou troquer contre Mirabeau, illustre prédécesseur comme propriétaire au château du Bignon – et c'est pourquoi le village s'était enrichi d'un nouveau patronyme en 1893. Le père de Mirabeau avait été exilé par le Roi en 1761 dans sa propriété du Gâtinais pour avoir publié sa *Théorie de l'impôt* ; son fils Honoré arpentait avant Patrice les allées du parc et les chemins de sous-bois, en compagnie de Lavoisier, de Turgot et de Samuel Dupont de Nemours qui venaient en voisins. Malgré sa vie mouvementée, Mirabeau plaisait plus à La Tour du Pin que Condorcet dont les idées terrorisaient la grand-mère de Patrice, Marguerite de Ganay, qui avait épousé son arrière-petit-fils Arthur (Arthur III O'Connor) : une légende affirme qu'elle fit combler la pièce d'eau s'étendant autrefois devant le château avec la bibliothèque de l'arrière-grand-père. Véridique ou non, cette légende – ce qui se raconte dans le pays – est révélatrice d'un certain état d'esprit. Le fils de "l'ami des hommes" exerçait donc plus d'attrait sur Patrice, sans doute à cause de son caractère plus chaleureux et surtout de son enracinement dans la terre du Bignon : Mirabeau avait été baptisé dans la petite église du Bignon le 16 mars 1749, et Patrice était né le 16 mars 1911… Condorcet, lui, restait lointain, étranger.



Condorcet, 1743-1794

S'il ne partagea pas les idées de son quadrisaïeul, dont le portrait surplombait sa table de travail dans la grande bibliothèque rouge, force est de constater qu'on retrouve chez lui cette rigueur intellectuelle et ce besoin de comprendre qui caractérisent la pensée scientifique. Non que Patrice ait jamais eu de penchant pour les mathématiques, mais il manifesta un goût précoce pour la philosophie des sciences, où il fit preuve lui aussi d'une grande originalité.

Honoré Gabriel Riqueti, comte de Mirabeau, 1749- 1791.

Sur la dernière page d'un carnet de captivité, on relève par exemple une liste de livres, probablement à se faire envoyer, bibliographie qui devait être le fruit de ses conversations avec Jean Guitton ou quelque autre philosophe prisonnier avec lui. On y trouve *Le temps et l'éternité* de Guitton, le *Testament philosophique* de Raraisson, *Structure du concret chez saint Thomas* d'Aimé Forest, *Sur la philosophie de la structure* de Ruyer, *Dialectique de la durée*, de Bachelard, *Les origines humaines de l'évolution de l'intelligence* de Édouard Le Roy, un livre sur la pensée de Gabriel Marcel, et les *Cahiers des philosophes de la nature*. Il compose dans le même carnet un assez long traité intitulé « Exercice pour une méthode ». Il se souvient que Mr Roussel, son professeur de philosophie au lycée Janson de Sailly, lui avait lancé un jour : « Puisqu'aucune philosophie ne vous convient, La Tour du Pin, construisez donc la vôtre propre ! ». Ses préoccupations en matière de biologie et de physique, son amitié profonde et durable avec le médecin biologiste Jean Trémolières, ou ses relations plus distantes mais sérieuses avec le physicien Olivier Costa de Beauregard, rejoignent un sens de la réflexion analytique manifeste dans toutes les pages en prose d'*Une Somme de poésie*.

L'héritage irlandais, plus facile à déceler, était aussi plus facile à porter. C'est de lui que Patrice tenait son prénom, étant né par grâce la veille de la fête de saint Patrick. Son ancêtre Arthur O'Connor, né le 4 juillet 1767 à Michelstown, républicain de conviction, s'était réfugié en France en 1789. Il était dans l'État-major de La Fayette en 1792. Retourné en Angleterre, il avait fait partie du parlement d'Irlande de 1792 à 1795. Emprisonné par les Anglais pour avoir négocié avec Hoche, il se réfugie à nouveau en France en 1796 et prend part à l'expédition d'Irlande sous Hoche avec le grade de général de division pour la formation d'un corps irlandais. En 1807, il épouse Élisa de Condorcet avec qui il habite 6 rue de Tournon, dans le bel Hôtel de Brancas. Il achète la propriété du Bignon avec la fortune de sa femme, fille du marquis de Condorcet et de Sophie de Grouchy. Il devait mourir au Bignon le 25 avril 1852. Son immense portrait en pied trône dans la haute bibliothèque rouge où Patrice travaille, couvrant d'un regard profond et impartial les auteurs que Patrice fréquente, et qu'il garde à portée de main, tous les grands classiques de la littérature latine, française et anglaise, de nombreux penseurs et théologiens. Parmi les poètes, Patrice aime Valéry et Rilke, Pierre Emmanuel aussi, mais pour leur prose surtout. D'ailleurs, il n'aime pas beaucoup la musique, n'ayant pas besoin d'elle, puisqu'il est à l'écoute de sa musique intérieure. Élisa fait face à son mari, à côté de son père, et l'autoportrait de Sophie au pastel accueille ceux qui entrent. Ainsi sont réunies autour du poète les mânes de ses ancêtres les plus proches. Au centre de cette configuration génétique, vit Patrice de La Tour du Pin, héritier du philosophe et scientifique ci-devant Marquis de Condorcet, et du Général-Comte O'Connor, exilé, ayant importé avec lui les légendes vivantes de la verte Irlande.

La critique s'est beaucoup attachée à cette filiation celtique, et elle a eu raison de le faire tant *La Quête de Joie*, premier et plus célèbre recueil de poèmes de La Tour du Pin, s'apparente à une quête du Graal par le thème initiatique, les paysages traversés et les personnages rencontrés. Il ne faut pourtant pas oublier que cet héritage irlandais, La Tour du Pin l'a reçu par la médiation d'une terre française, celle du Bignon, tendrement aimée, qui a, au moins autant que le sang irlandais, formé chez le poète le goût pour la nature sauvage, les paysages de marais et les brumes de septembre où passent les oiseaux migrateurs.

Du côté des La Tour du Pin, l'ascendance est plus difficile à caractériser, probablement parce qu'elle est beaucoup plus ancienne (on remonte jusqu'à Girard 1er d'Auvergne, dit de La Tour, florissant en 960, qui fut la souche des Dauphins du Viennois), et que ses membres en sont plus divers. Un ministre de la guerre sous Louis XVI, une femme chef de troupe dont Louis XIV fit placer l'écusson, les armes et le portrait à Saint-Denis en hommage à sa bravoure lorsqu'elle eut défendu le Dauphiné contre la Savoie, un éminent penseur, René, dont les travaux, associés à ceux d'Albert de Mun, inspirèrent la pensée sociale de l'Église de Léon XIII, une femme de lettres auteur d'un best-seller : *Mémoires d'une femme de cinquante ans*. Le Cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire et chef de l'École française de spiritualité, fait partie de la famille. Ces figures prestigieuses attestent le rôle discret mais réel joué par la famille La Tour du Pin dans l'histoire politique et culturelle de la France. Patrice tempérait un peu l'ardeur héroïque de ceux qui montaient au pinacle cette noble famille, écrit Biéville, en rappelant qu'une arrière-grand-tante avait donné son nom à une rue de Pithiviers pour avoir été violée par son maître d'hôtel, s'être roulée dans la neige "afin d'effacer le tout" (c'est lui qui raconte !), et être entrée au couvent après avoir acheté la moitié de la ville ; que c'était aussi une La Tour du Pin appelée, paraît-il, "la Messaline de Grenoble", qui servit de modèle à Laclos pour la Marquise de Merteuil. On peut cependant préférer à ces figures hautes en couleurs celle, plus symbolique et certainement édulcorée mais ô combien poétique, du dauphin Humbert II qui, voyant mourir sans postérité son fils André et sa belle-fille Blanche de France, reine de Navarre, donna en 1349 le Dauphiné à la couronne de France (en la personne du futur Charles V) sous la condition que l'héritier mâle du royaume portât le titre de «dauphin». Il y a, aujourd'hui encore, des «dauphins» dans tous les empires.

Pendant les années d'adolescence de son petit-fils, Marguerite O'Connor avait fait installer le chauffage central dans l'humide château du Bignon pour que celui-ci ne soit pas poussé par le froid vers les tentations parisiennes offertes aux jeunes gens de sa classe et de sa fortune. D'autres n'y avaient pas résisté. Faut-il croire que ce fut le résultat de l'investissement consenti par Marguerite O'Connor ? Patrice de La Tour du Pin ne quitta plus le Bignon-Mirabeau qu'épisodiquement, lorsqu'il fut contraint et forcé de le faire. Là s'enracinent *La Quête de Joie* et toute la *Somme de poésie*. Délaissant délibérément les jeux futiles dont se régalaient les chroniques parisiennes, La Tour du Pin se lança dans un type de course bien différent de celui tant redouté par sa grand-mère. Et le jeu qu'il a mené fut plus difficile et dangereux que l'autre qu'il aurait pu devenir…

« Ah ! mes amis, vous m'appeliez un enfant sage...» (III 28)

Isabelle Chamska
Patrice de La Tour du Pin, biographie spirituelle
Desclée, 1992
Premier chapitre, p. 11-32.
Illustré par Marie-Liesse et Jérôme d'Aboville

* Les références I-II-III renvoient à l'édition définitive des trois volumes de la *Somme de poésie* 1981-1983 sauf indication contraire.